

Siri Hustvedt - *Un été sans les hommes*

« Assise en face d'elle dans le petit appartement, je me dis soudain que ma mère était pour moi un lieu tout autant qu'une personne. La maison de famille d'époque victorienne, au coin de Moon Street, où mes parents avaient habité quarante années durant, avec ses salons spacieux et son labyrinthe de chambres à coucher à l'étage, avait été vendue après la mort de mon père et, quand je passais devant, le chagrin de l'avoir perdue m'affligeait autant que si j'avais encore été une enfant incapable de comprendre que quelque parvenu occupe ses lieux familiers. Mais c'était en ma mère elle-même que je me sentais à la maison. Il n'y a pas de vie sans un sol, sans un sentiment de l'espace qui n'est pas seulement extérieur mais intérieur aussi – les lieux mentaux. Pour moi, la folie avait constitué une suspension. Quand Boris s'en fut de cette manière abrupte promener ailleurs son corps et sa voix, je me mis à flotter. Un jour, il laissa échapper son désir d'une *pause*, et ce fut tout. Sans doute avait-il médité sa décision, mais je n'avais eu aucune part à ses réflexions. Un homme sort acheter des cigarettes et ne revient jamais. Un homme dit à sa femme qu'il va faire un tour et ne rentre pas à la maison pour dîner – plus jamais. Un jour d'hiver, l'homme s'est levé et est parti, point. Boris n'avait pas exprimé son insatisfaction, il ne m'avait jamais dit qu'il ne voulait plus de moi. Ça l'avait pris, comme ça. Qui étaient ces hommes ? Après m'être reconstituée grâce à l'aide de « professionnels », je retournais vers un territoire plus ancien, plus fiable, vers le pays de M. »

Un été sans les hommes, Éditions Actes Sud, Babel, 2011, pp. 22-23.